

# LA SENTINELLE

et le « COURRIER JURASSIEN » réunis

JOURNAL ECONOMIQUE ET SOCIAL

Organe du Parti socialiste neuchâtelois et jurassien

PARAISANT A LA CHAUX-DE-FONDS LE MERCREDI

RÉDACTION : RUE DE LA RONDE 15 — ADMINISTRATION : PLACE D'ARMES 2

EDITEUR : SOCIÉTÉ D'ÉDITION ET DE PROPAGANDE SOCIALISTE

## ABONNEMENTS

### SUISSE

Un an . . . Fr. 3.—  
Six mois . . . » 1.50  
Trois mois . . . » 0.75

### ETRANGER

Un an . . . Fr. 6.—  
Six mois . . . » 3.—  
Trois mois . . . » 1.50

## ANNONCES

La ligne ou son espace 10 c.  
Réclame en 3<sup>me</sup> page 25 c.  
Petite annonce  
Une insertion . . . . . 50 c.

### BUREAU D'ANNONCES

RUE NUMA-DROZ 45, AU 1<sup>er</sup>  
TÉLÉPHONE 452

IL SERA RENDU COMPTE DE TOUT OUVRAGE DONT IL AURA ÉTÉ REMIS DEUX EXEMPLAIRES A LA RÉDACTION

## Au Gymnase de La Chaux-de-Fonds

Dans l'industrie, lorsqu'un atelier ou une fabrique change continuellement de personnel, il n'y a pas de meilleur signe d'une mauvaise direction. L'affaire pêche par quelque point et les ouvriers sérieux s'en écartent. On dit : « c'est une boîte » et l'on n'y travaille qu'en cas d'absolue nécessité, en attendant de trouver mieux.

Notre Gymnase est-il dans le domaine de l'enseignement quelque chose d'analogue? Les départs y sont si fréquents, qu'il est permis de se le demander.

En dix ans, soit de 1899 à 1909, on n'enregistre pas moins de onze départs de professeurs. C'est énorme, surtout dans une profession qui n'est pas soumise aux fluctuations d'un marché et à l'action des crises.

Un récent départ nous a engagé à faire une petite enquête à ce sujet, et pour l'avenir de notre enseignement supérieur, nous croyons utile d'en publier le résultat.

Tout d'abord, la direction apparaît comme franchement mauvaise, c'est du caporalisme de mauvais aloi, la mesquinerie et l'arbitraire à peu près sur toute la ligne. Le public en avait déjà perçu quelque chose lors de l'affaire Carrara.

En outre, et ceci dépend évidemment dans une certaine mesure de la direction, le surmenage est la règle générale pour les professeurs.

Ils donnent en moyenne entre 34 et 38 heures de leçons par semaine, sans les corrections, tandis qu'ailleurs, dans des écoles analogues, on ne dépasse guère 25 à 28 heures. Ajoutez à cela que les classes qui devraient être de 20 élèves, sont de 40 et plus dans les classes inférieures, et l'on comprendra que le professeur ne peut en général se livrer à aucune préparation et encore moins se tenir au courant des progrès et des développements de la branche qu'il enseigne.

Quant aux traitements, tandis qu'ailleurs la moyenne varie entre 180 francs et 250 francs par heure et par an, chez nous elle oscille entre 125 et 200 francs et encore ces prix sont-ils déterminés tout à fait arbitrairement et ne correspondent pas toujours à l'importance du travail. Ainsi les mathématiques, au gymnase supérieur, sont payées au tarif maximum, soit 200 francs l'heure, et M. le directeur qui est mathématicien n'a que des heures à 200 francs, tandis que la littérature est beaucoup moins appréciée.

Si, au surplus, on tient compte qu'ailleurs des retraites sont généralement instituées en faveur du corps enseignant supérieur et que les traitements augmentent selon les années de professorat, ce qui n'existe pas chez nous, sauf erreur, on comprendra l'empressement de certains professeurs à chercher des places ailleurs.

Ces faits ne doivent évidemment pas contribuer à maintenir un excellent esprit dans notre corps enseignant

supérieur; la cohésion nécessaire entre professeurs, celle entre professeurs et directeur, celle entre autorités et professeurs doit certainement faire défaut.

Que devient l'enseignement avec tout cela? Il est impossible qu'il ne s'en ressentisse pas et que la réputation de notre gymnase n'en souffre pas; or, chacun sait l'importance d'une bonne réputation pour une institution d'enseignement supérieur.

Nos autorités sauront-elles porter remède à la situation?

C. NAINE.

## OPINIONS

### Pro patria

Un de nos confrères socialistes, commentant la façon dont M. le colonel de Techtermann défend ses propriétés contre l'invasion des pékins, en prenait occasion, l'autre jour, pour s'écrier, avec amertume : — Si c'est comme ça qu'ils entendent la patrie!...

Je sais que l'idée de patrie n'est pas en faveur dans nos milieux « avancés » ; je le regrette, et je déplore que les paroles, les allures et les gestes d'un Techtermann et d'un Ruffy, aussi bien que l'absence de gestes d'un Locher, fassent le plus grand tort à cette idée, que je considère comme l'une des plus naturelles, des plus respectables et des plus nécessaires.

Ah! certes, ce ne sont pas ceux qui, soi-disant, sont chargés de la représenter, ce ne sont pas ceux qui en parlent le plus qui lui conquièrent, dans l'opinion publique, le plus de sympathie et de respect. Et il est singulièrement malheureux pour elle qu'il existe des Locher, des Ruffy et des Techtermann, sans compter les autres.

Mais je vous conjure de croire que la patrie n'est pas où ces inconscients ou ces imprudents la mettent ; elle n'est ni dans l'herbe de leurs prairies, qu'après tout ils ne peuvent manger eux-mêmes, ni dans les injures qu'ils vomissent, ni dans les gifles qu'ils empochent en disant merci. Parce que ces gens-là sont haïssables, il ne s'ensuit pas que l'idée de patrie le soit aussi, et il faut se montrer plus intelligent qu'eux.

Je ne voudrais pas même que l'idée de patrie procédât du sol, de la terre où l'on est né, parce qu'on peut y avoir été toujours malheureux, parce que cette terre peut n'avoir jamais été « nourricière », parce qu'au lieu d'une mère, elle peut n'être qu'une marâtre, parce qu'on peut fort bien ne lui rien devoir et être en droit de lui reprocher tout. « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os! »

La patrie — son nom l'indique, terra patria — est la terre des ancêtres ; et ne me dites pas que vos ancêtres, vous vous en fichez un peu...

« Pour ce qu'ils ont fait pour moi, mes ancêtres!... »

Ils vous ont fait vous-même, et je me borne, sans apprécier leur œuvre, à la constater. Je vais enfoncer une porte ouverte, mais il faut bien que je vous prie de considérer que, si vous êtes neuchâtelois plutôt que thurgovien, c'est parce que, avant vous, il y a eu beaucoup d'autres Neuchâtelois, et que si, plutôt que sagnard, vous êtes chaux-de-fonnier, c'est parce que

La Chaux-de-Fonds n'est pas La Sagne, — dont je suis sûr que, tout de même, vous vous félicitez.

Autrement dit, vous êtes d'une certaine patrie, — que cela vous plaise ou vous déplaise, — parce que vous avez un certain caractère, une certaine manière de sentir, de comprendre, de vouloir, en un mot une certaine « âme ».

Or, cette âme, vous n'êtes pas seul à l'avoir. Vous l'avez en commun avec tous ceux qui ont les mêmes ancêtres que vous, qui habitent avec vous la terre où vos ancêtres ont vécu, cette terre qui, d'ailleurs, a contribué à les faire ce qu'ils ont été, et à vous faire, vous, ce que vous êtes.

Il se peut que tout cela vous chagrine et vous offusque, plutôt que de vous réjouir, mais il faut vous y résigner, parce que vous comprenez bien que vous n'y pouvez rien changer.

Cette « âme commune » crée une communion, une solidarité, entre vous et ceux que je suis bien obligé d'appeler vos « compatriotes », et même vos « concitoyens ». Elle suppose, que dis-je ! elle exige une « action » commune, une « œuvre » commune, un commun « idéal ». La réalisation de cet idéal, l'accord, dans un effort librement consenti, de tous ces caractères, de toutes ces intelligences, de toutes ces volontés similaires, la collaboration de toutes ces énergies d'origine commune à une œuvre commune, c'est la patrie.

Votre patrie est devant vous, si vous préférez regarder vers l'avenir.

Elle est aussi derrière vous, si vous êtes assez philosophe pour pouvoir aussi regarder vers le passé.

Mais où qu'elle soit, il faudrait, pour ne pas l'apercevoir, pour ne pas la comprendre, pour ne pas la sentir et pour ne pas l'aimer, que vous fussiez rudement personnel et égoïste, — à peu près autant qu'un colonel de Techtermann.

DON QUICHOTTE.

## Cher Sancho Pança,

Le monsieur qui vous a donné sa parole d'honneur qu'on ne mange pas les professeurs à La Chaux-de-Fonds, ne vous a-t-il pas trompé?

Je n'en suis que médiocrement persuadé, car autrefois les places étaient mises au concours à la suite de démission honorable du titulaire, tandis que trois ou quatre fois déjà on a supprimé cette formule.

Seraient-elles mises au concours à la suite de quelque chose d'inavouable?

Serait-ce par économie : en supprimant sept mots dans une annonce à deux sous la ligne, répétée tous les mois, espère-t-on gagner les frais de voyage de ceux qui vont chercher des candidats?

Je sais bien que pour les manger, il faudrait un ogre, là-haut ; — et c'est bien horrible à croire.

Si nous nous informions.

DON JOSÉ.

## PENSÉE

Les injures sont bien humiliantes pour celui qui les dit, quand elles ne réussissent pas à humilier celui qui les reçoit.

Alph. Karr.

## A Monsieur le Pasteur

C'était dimanche le jeûne et une foule empressée se rendit au temple.

Quand vous montâtes en chaire, Monsieur le pasteur, en prenant un air de circonstance, fait de noble maintien et d'expression où la douceur cherchait à se mêler à la gravité, vous trouvâtes un auditoire composé essentiellement d'ouvriers.

Or, en ce jour de jeûne, votre première pensée devant cet auditoire, devait aller à la crise intense par laquelle nous passons, et votre compassion aux pauvres diables qui ne savent plus comment nouer les deux bouts et qui s'endettent chaque jour davantage.

Vous, le représentant de celui qui fut si sensible aux misères des autres, qui s'émut devant la veuve et l'orphelin alors qu'il ne craignit pas de flageller les riches et les puissants, vous, le représentant de celui qui donne un sentiment de fraternité un sens nouveau, de celui qui s'appelle amour, vous n'avez pas su comprendre la douleur qui conquerrait le cœur de vos paroissiens, vous n'avez pas su voir sous la toilette du dimanche, l'angoisse de vos ouailles.

Bien plus. Prenant en ce jour-là, vous, ministre d'un culte d'état, la cause des grands et des riches, vous n'avez pas craint de dire du haut de la chaire d'où devait tomber une parole de tendresse : « Les ouvriers ont fait des associations très fortes et très prospères, mais ils feraient mieux de chercher à vivre en bonne harmonie avec ceux qui possèdent que de chercher la lutte et la division! » Vous avez osé dire du haut de la chaire d'où ne devraient tomber que des paroles de vérité :

« Chez nous, il n'y a pas de classes! »

Alors, Monsieur le pasteur, tout ce drame moderne où se joue avec le sort de millions de prolétaires celui de toute notre civilisation, vous le méconnaissiez. Et c'est aux ouvriers, aux exploités, aux lésés, aux asservis, à ceux qui portent tout le poids de l'imperfection économique, à ceux qui côtoient sans cesse la misère et que dévore l'inquiétude, c'est à eux que vous demandez de ne point croire aux classes et de ne point pousser à la division, mais de chercher à vivre en bonne harmonie.

Permettez-moi une petite histoire, Monsieur le pasteur.

Deux hommes partirent ensemble pour faire un voyage. L'un étant plus riche que l'autre, offrit à son compagnon une certaine somme s'il voulait bien porter à lui seul les bagages.

Pauvre et mal nourri. le second voyageur accepta cependant parce que l'aubaine d'une somme même modeste lui permettrait d'achever son voyage.

Au bout de quelques jours, tandis que le riche, fort, bien portant et sans aucun fardeau, marchait allégrement, le pauvre, fatigué et affaibli, n'avancait plus que lentement et se mit à se lamenter.



Un prêtre vint à passer et entendit les plaintes du malheureux. Alors, levant les bras au ciel, il s'écria :

« Mais, pauvre misérable pécheur, tu insultes la Providence ! Pourquoi ne vis-tu pas en bonne harmonie avec ton compagnon de voyage. Au lieu de parler d'injustice, de haine, de division, marche, marche, rattrape ton compagnon et vis en harmonie avec lui !

« Il ne sert à rien de te plaindre, ni de blasphémer, demeure confiant et demande à ton compagnon de pouvoir marcher à ses côtés, puis vivez en paix. »

Après lui avoir donné sa bénédiction, le prêtre s'en fut. Le pauvre encouragé tenta de faire des efforts surhumains pour atteindre son camarade. Ils furent vains.

Sa lassitude augmenta et avec elle la distance qui le séparait du voyageur riche.

Celui-ci jouissait du paysage, admirait les prés et les bois, le val et les monts et son âme s'épanouissait à la vue de tant de belles choses.

Quand le prêtre l'atteignit il le trouva donc heureux.

— Ah ! ah ! dit-il, tu ne te répands pas en plaintes amères comme ton compagnon. C'est bien, si tu as un meilleur sort c'est que tu le mérites.

— Comment, cet ingrat n'est pas content ? N'ai-je pas fait un sacrifice pour lui ? Afin qu'il ait de quoi achever son voyage, je lui ai donné l'occasion de gagner quelque argent en portant mes bagages. Et maintenant, au lieu de marcher avec moi, il reste en arrière, se plaint et m'accuse de manquer d'amour ! Ah ! le méprisable compagnon.

Et le prêtre et le voyageur riche, se donnant le bras, continuèrent ensemble leur voyage, oubliant le pauvre voyageur, devisant joyeusement sur les beautés de la vie et sur l'avantage de la bonne entente.

E.-P. G.

## CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

### Transmission automatique de l'heure par le téléphone

Dans notre pays, l'heure officielle est donnée par l'observatoire de Neuchâtel. Un signal électrique commandé par l'horloge-mère de cet établissement est envoyé une fois par jour, aux diverses localités abonnées. A La Chaux-de-Fonds, ce signal est reçu à l'Ecole d'Horlogerie. Pour vérifier leurs chronomètres, nos horlogers se basent, en général, soit sur le régulateur de l'Hôtel Communal, soit sur le compteur installé dans le vestibule de l'Ecole d'Horlogerie.

L'observatoire de Hambourg vient d'organiser un système très pratique de transmission de l'heure ; nous pensons être utile à l'industrie horlogère en donnant une description sommaire de cette intéressante nouveauté.

L'installation consiste en un signal téléphonique qui fonctionne jour et nuit, d'une manière absolument automatique. Ce signal peut être perçu à tout moment par chaque abonné au téléphone ; il est produit par une sorte de sirène qui se fait entendre toutes les minutes de la 55<sup>me</sup> à la 60<sup>me</sup> seconde ; la fin du signal indique donc la minute exacte. En outre, un dispositif fait marcher une courte et forte sonnerie cinq secondes après la fin du signal correspondant aux 5<sup>me</sup>, 10<sup>me</sup>, 15<sup>me</sup>, 20<sup>me</sup>, etc., minutes de chaque heure. Par une série de contacts électriques, une horloge déclanche le signal et le met en communication avec le réseau local des téléphones ; cette pendule est commandée électriquement par l'horloge principale de l'observatoire, de sorte que le signal donne toujours, à moins d'une demi-seconde près, l'heure de l'Europe centrale.

Lorsqu'une personne désire vérifier l'état d'un chronomètre, elle demande au téléphone le numéro du signal en question (à Hambourg N° IV, 4000), puis elle attend à l'appareil le début de ce signal. C'est donc très simple et pour ainsi dire

gratuit, puisque l'administration ne perçoit aucune taxe téléphonique spéciale.

L'intensité du son est suffisante pour que le signal soit entendu très distinctement, non seulement de toutes les stations téléphoniques de Hambourg, mais aussi de toutes les villes d'Allemagne et même de Paris.

Ce système de transmission automatique de l'heure par téléphone est d'une parfaite régularité. Son introduction à La Chaux-de-Fonds rendrait de grands services à notre principale industrie.

Aug. LALIVE, prof.

## Chronique sociale de Paris

Le Comité de Défense des Victimes de la Répression d'Espagne, qui compte parmi ses membres d'éminentes personnalités telles qu'Anatoie France, Séverine, Alfred Naquet, organise une vigoureuse campagne à Paris, en faveur de Ferrer et de ses compagnons incarcérés dans les géôles de la Catalogne.

Quoique la presse bourgeoise répande de calomnies, bas outrages, insultes viles et lâches sur les révolutionnaires espagnols, malgré l'évidente hostilité des réactionnaires, la demande d'interpellation qu'a déposée leur député Boni de Castellane, en dépit des manœuvres policières du gouvernement français, qui essaie de débarrasser notre territoire des réfugiés catalans l'opinion publique commence à s'émouvoir, les gens de cœur protestent, les individus conscients, républicains, socialistes ou libertaires s'indignent des atrocités commises par la soldatesque et la prêtraille sur l'ordre du couronné Alphonse XIII.

Nombreux sont les meetings de protestation, où les Sébastien Faure, les Jacques Bonzon, les Gicard de Plazolles, les de Marmande, les Gustave Hervé viennent clamer, au milieu d'une foule bruyante et enthousiaste, leurs sentiments de fraternelle sympathie, d'étroite solidarité envers tous ceux qui pensent, réfléchissent, agissent et combattent en Espagne afin d'obtenir un régime plus libre, plus harmonique.

Et pour rééditer le célèbre mot d'un monarque français Louis XIV, l'on peut constater, en effet, devant les manifestations grandioses des protestataires de Paris et de Province, qu'il n'y a « plus de Pyrénées » entre les révolutionnaires de France et les révolutionnaires d'Espagne !

L'étudiant russe Basile de Gambachidze est toujours emprisonné à Bordeaux et traité avec la dernière rigueur. Non seulement, on refuse de lui accorder un avocat pour se défendre, mais on ne permet pas à sa compagnie de venir le visiter. La ligue des Droits de l'Homme a pris en mains l'affaire Gambachidze, et son président, Francis de Pressensé a adressé une lettre énergique au renégat Briand. Différents comités radicaux et radicaux-socialistes de Bordeaux ont apporté leur concours au comité de Défense Sociale relativement à la nouvelle affaire Dreyfus qui se prépare, car l'accusation monstrueuse portée contre B. de Gambachidze ne repose que sur une similitude d'écritures !

Après la faillite de Bertillon, trop célèbre expert auquel on doit les deux condamnations injustifiées du capitaine Dreyfus et de Renard, une semblable inculpation est plus ridicule encore qu'odieuse, et les juges de Bordeaux à la dévotion de la police tsariste, seraient plus à plaindre qu'à blâmer si le malheureux Gambachidze n'était pas menacé, de par leur servilité imbécile, des sombres cachots de la Russie rouge, des bagnes meurtriers de la Sibérie ou d'une pendaison à brève échéance.

Les solennelles promesses relatives à la suppression en France de la police russe, faites en juillet dernier au Parlement par l'ex-président du Conseil et l'approuvées à l'unanimité

des députés présents, ont été mises en application dès l'arrivée au pouvoir du ministère de « détente républicaine ».

On vit opérer la police russe à Cherbourg, lors du voyage de la Brute inhumaine en France : perquisitions, arrestations, emprisonnements, expulsions... On la voit opérer à Bordeaux, où sans motifs ni raisons alléguables, elle exige l'incarcération du révolutionnaire Gambachidze.

Nous saurons bien nous délivrer, par la force s'il le faut, de ces parasites répugnants, grassement payés, qui ont nom Kroumir, Sarouw ou Harting et règnent en maîtres à la Préfecture de police de Paris, que le gouvernement français met à la disposition des sbires tsaristes.

Socialistes suisses, protestez avec nous en faveur de l'étudiant B. de Gambachidze, comme les socialistes français s'unirent à leurs camarades helvétiques pour stigmatiser l'extradition du révolutionnaire Wassilieff.

Il s'agit pour nous de réclamer la mise en liberté immédiate de Gambachidze et la suppression complète, absolue, en France, des polices étrangères.

LÉOPOLD SZESZLER.

## Chronique Militaire

### EN SUISSE

**Le nouveau fusil.** — Du 14 au 16 octobre auront lieu, à Walenstadt, les essais du nouveau fusil. Le Département militaire en a fait exécuter 750 à la fabrique d'armes de Berne, pour la modeste somme de 90,000 francs. 150 hommes ont été commandés spécialement pour ces expériences.

Tous les résultats obtenus jusqu'ici ont été parfaitement négatifs. On espère toutefois, en haut lieu, qu'après plusieurs améliorations le nouveau fusil finira bien par valoir l'ancien.

\* \* \*

**Et l'honneur de l'uniforme ?** — Le 8 septembre on faisait, près de Bulach, l'appel à l'escadron 17 ; un colonel passait devant le front ; un caporal eut le malheur de tourner légèrement la tête, curieux de savoir quelle grosse légume s'approchait.

Un capitaine Sulzer de Winterthour, grand admirateur des Prussiens, en conçut une telle colère qu'il se précipita sur le caporal qui ne s'attendait à rien et le renversa d'un grand coup de poing dans la poitrine.

Le caporal a renoncé à l'idée de se plaindre, car il craint d'avoir trop à souffrir dans les prochains cours de répétition.

Bien des militairomanes ont trouvé que Locher, le lieutenant giffé à Montreux, aurait dû sauver l'honneur de l'uniforme en passant son sabre au travers du corps de celui qui l'avait frappé. Que diraient aujourd'hui ces messieurs, si ce caporal de cavalerie avait suivi leur conseil.

\* \* \*

**Dignement récompensé.** — Un canonier, Alfred Brun, de Lucerne, s'est jeté à l'eau, tout habillé, pour sauver un aspirant qui se noyait dans la Linth et a réussi à le ramener.

Il avait risqué sa vie et fut généreusement récompensé : on l'a cité à l'ordre du jour du soir et on a inscrit son acte dans son livret de service.

Dans ses vieux jours, quand son patron l'aura jeté sur le pavé, il pourra se rassasier en relisant ce beau souvenir !

\* \* \*

**Mutinerie à Altorf.** — Un des derniers jours de leur service, un groupe de soldat de la 4<sup>me</sup> compagnie du bataillon 87, — de solides gaillards descendant des fondateurs de notre libre Helvétie, — rentraient au cantonnement, accompagnés d'un sergent-major, à 9 h. 1/2 précises, au moment où résonnait l'appel en chambre. Un capitaine Epp, trop zélé, leur barra le passage en leur annonçant que

tous passeraient aux arrêts. Le sergent Zwissig, conscient de son bon droit, répliqua, et les choses s'envenimèrent à tel point que ces braves Uranais infligèrent au capitaine une magistrale correction.

La 2<sup>me</sup> compagnie appelée en toute hâte, baïonnette au canon, entourait les mutins aussitôt menés aux arrêts.

On procéda à la dégradation du sergent, dans le plus grand secret ; — on a craint sans doute, en le faisant devant le bataillon, de donner aux hommes l'idée de chercher le vrai coupable où il se trouvait.

### EN AUTRICHE

Les *Grandes Manœuvres* viennent de se terminer par un scandale.

Ce fut du commencement à la fin le plus beau désordre qu'on puisse rêver. Des divisions entières qui se perdent ou qui font des attaques dans le vide. Le ravitaillement mal assuré par le train, jamais à sa place, ou allant même tomber dans les bras de l'ennemi.

Le beau-fils de l'empereur, Franz Salvator, à la tête de la cavalerie, devait faire une attaque de dos, mais il ne trouve l'ennemi qu'après vingt-quatre heures de recherches en tous sens... ; ...hommes et chevaux sont alors si éreintés que tout combat paraît impossible.

Le général chef d'Etat-Major Szeptycki, couvert de honte, a tenté de se suicider. On n'a pu le sauver que par hasard.

Et le bon peuple paye les frais de mise en scène de la Comédie.

Les soldats ont eu l'occasion, en voyant leurs chefs à l'œuvre, de juger la valeur de leur science... et la confiance qu'ils méritent. Ils ont vu comment on les conduirait à l'abattoir.

Si de deux armées en présence, l'une parvient à triompher, c'est que l'autre est encore plus mal conduite !

## Lettre de Neuchâtel

Il y a quelques mois, dans un bel élan internationaliste, la Suisse envoyait en Sicile des milliers de francs pour secourir les sinistrés de Messine. On ne s'empressait pas alors de savoir si cet argent arriverait sans encombre, c'est-à-dire sans garnir les poches de quelques gens peu scrupuleux de la divine Italie, à destination. On donnait... à seule fin de satisfaire sa conscience, et l'on sait que c'est une des préoccupations constantes de nos austères calvinistes.

Dans le même temps, nos contrées horlogères voyaient leur industrie périliciter affreusement et leur population lutter avec angoisse contre une catastrophe qui, quoique d'une autre nature que celle de Sicile, n'en était pas moins terrible par sa persistance et par l'absence même de secours suffisant. Pendant qu'on secourait l'étranger, avec des clameurs quelque peu indécentes, (la manière de donner vaut toujours mieux que ce qu'on donne), nos chômeurs vivaient cahin-caha, secourus de temps à autre par des sommes insignifiantes.

Et l'on croit que tout est fini ! Demandez-le donc à la vingtaine d'ouvriers de notre ville qui viennent de recevoir leur « quinzaine » et qui, étant âgés et pères de famille la plupart, ne peuvent se mettre à un autre métier et seront rebutés de partout. Bah ! ils n'ont pas été victimes d'un tremblement de terre, leur misère n'est rien au côté. Il faut évidemment, pour être digne de pitié, ne plus avoir ni bras ni jambes !

Je conseille à ces rentiers malgré eux d'aller, en manière de consolation, distraire leur mélancolie près de la nouvelle « Ecole d'horlogerie » actuellement en construction au Mail. Et si cela ne suffit pas, ils examineront la nouvelle route qui y mène à l'ouest du cimetière. Ils pourront, si le cœur leur en dit, aider aux terrassiers à jouer aux quilles avec les crâ-



nes de leurs ancêtres ou se battre à coups de tibias. Je ne doute pas qu'en suivant ce régime régulièrement ils n'oublient les rigueurs de leur sort et acceptent leur chômage philosophiquement.

G. N.

**Ils n'en peuvent revenir!**

A toute occasion les meneurs des organisations patronales, secrétaires des Chambres de commerce en tête, poussent des cris de réprobation contre les groupements ouvriers adoptant le principe de l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme et poursuivant l'émancipation intégrale de tous les travailleurs.

« Rentorcez les liens qui vous unissent — claironne *La Fédération* — éditez de nouvelles mesures de défenses, etc. »

...Qu'ils sentent bien où le bât les blesse! et comme leurs craintes font bien voir que ce n'est guère au rôle de patron qu'ils tiennent tant, mais bien plutôt au profit que ce rôle apporte.

Qu'importe du reste ce rôle aux ouvriers conscients et éclairés!

Sachant que la fonction de patron n'a rien en elle-même de très attrayant — exception faite pour ceux qui ont des rages d'autoritarisme à satisfaire — ils ne demandent rien de plus qu'une répartition logique du profit entre ceux qui ont contribué à sa formation.

Car ils savent que la capitalisation du profit entre les mains d'un ou de plusieurs individus est la cause bien déterminée des maux économiques actuels. Or, comme ces maux ne sont physiquement ressentis que par une seule classe: la classe ouvrière, ne serait-ce pas de sa part manquer de raison que de se départir des principes d'abolition de l'exploitation qui « défrisent » si fort les Chambres de commerce et leurs présidents.

Ouvriers, ne soyons pas dupes; le patronat qui entrave par tous les moyens le libre exercice du droit de coalition; le patronat qui veut être distingué en classe « supérieure » dans l'armée, au parlement, partout, voudrait nous voir abandonner le terrain sur lequel les circonstances nous ont placés.

Ah! mais, que nenni mes bons messieurs, ça ne prendra pas, parce que ça ne peut pas prendre; vous le savez, au fond, aussi bien que nous; seulement, voilà, vous aimez faire du bluff.

Kix.

**FEUILLETON**

**MICROMÉGAS**

PAR VOLTAIRE

Suite

Un vieux péripatéticien dit tout haut avec confiance: L'âme est une entéléchie, et une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est; c'est ce que déclare expressément Aristote. — Je n'entends pas très bien le grec, dit le géant. — Ni moi non plus, dit la mite philosophique. — Pourquoi donc, reprit le Sirien, citez-vous un certain Aristote en grec? — C'est, répliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins. »

Le cartésien prit la parole, et dit: « L'âme est un esprit pur, qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques, et qui, en sortant de là, est obligé d'aller à l'école et d'apprendre tout de nouveau ce qu'il a si bien su et qu'il ne saura plus. — Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton âme fût si savante dans le ventre de ta mère, pour être si ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit?

**Ici & Là**

**SAINT-IMIÉRIER.** — Un écho de la conférence Paul Passy. — Je disais dans le compte rendu de la conférence que M. Passy a donnée à St. Imier, qu'une intéressante discussion avait suivi le discours du conférencier. Je relèverai aujourd'hui quelques-unes des questions posées à l'orateur en y ajoutant quelques réflexions personnelles.

Un citoyen a demandé à M. Passy quels étaient les moyens à employer pour combattre le capitalisme. Ce dernier a répondu que le peu de temps dont il disposait ne lui permettait pas de développer tous ces moyens. Il s'est contenté de lui dire qu'il n'y avait qu'à se joindre au parti socialiste ou à le soutenir dans ses revendications. Là-dessus, un deuxième auditeur, pour bien faire ressortir qu'il n'était pas toujours possible d'adhérer au socialisme, cita l'exemple d'un professeur de musique qui, en adhérant au parti socialiste, verrait immédiatement ses élèves, fils de bourgeois, quitter leurs leçons; en outre, si ce professeur dirige une société bourgeoise, il sera immédiatement mis à la porte. Ce sera pour lui la disparition de son gagne-pain et la perspective de la misère toute noire. L'auditeur demande à M. Passy ce que doit faire un homme qui se trouve dans cette position. Ce dernier répond qu'il ne faut pas craindre d'affronter le martyre lorsqu'on lutte pour la justice. Il cite l'exemple du Christ qui a été crucifié pour avoir proclamé ses convictions chrétiennes et qui implorait encore le pardon en faveur de ses bourreaux.

Qu'on me permette de faire au sujet de la question posée à M. Passy concernant ce professeur de musique, une simple réflexion:

Il est évident qu'un homme isolé, rétribué par la bourgeoisie, sera toujours persécuté lorsqu'il se fera remarquer dans une circonstance quelconque en prenant une part ouverte à l'activité du parti socialiste. Ceci n'est pas seulement vrai pour les professeurs de musique, mais ce l'est aussi pour tous les citoyens, quel que soit leur situation sociale. Supposons qu'un ouvrier intelligent se mette à faire de la propagande dans son atelier en faveur d'une augmentation de salaires, immédiatement il se fera mettre à la porte. Qu'un autre fasse de la propagande en faveur du syndicat, il est certain que s'il se fait pincer, le patron lui appliquera la guillotine sèche. La constitution fédérale aura beau proclamer que le droit

— Que me demandez-vous là? dit le raisonneur, je n'en ai point idée: on dit que ce n'est pas de la matière. — Mais sais-tu au moins ce que c'est que de la matière? — Très-bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise, et d'une telle forme; elle a ses trois dimensions; elle est pesante et divisible. — Eh bien, dit le Sirien, cette chose qui te paraît être divisible, pesante et grise, me dirais-tu bien ce que c'est? tu vois quelques attributs; mais le fond de la chose, le connais-tu? — Non, dit l'autre. — Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière. »

Alors M. Micromégas, adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son pouce, lui demanda ce que c'était que son âme, et ce qu'elle faisait? — Rien du tout, reprit le philosophe malebranchiste; c'est Dieu qui fait tout pour moi; je vois tout en lui; je fais tout en lui; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. — Autant vaudrait ne pas être, reprit le sage de Sirius. Et toi, mon ami, dit-il à un leibnizien qui était là, qu'est-ce qu'est ton âme? — C'est, répondit le leibnizien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne; ou bien, si vous voulez, c'est elle qui carillonne, pendant que mon corps

d'association ou la liberté d'opinion est garantie à chaque citoyen! Il y a dans les deux cas antagonisme d'intérêts entre le patron et l'ouvrier et c'est le plus fort qui écrase le plus faible. Les expériences nombreuses que les ouvriers ont acquises dans ce domaine sont les causes essentielles qui ont provoqué ce groupement colossal que nous constatons aujourd'hui et qui s'appelle « le syndicat. » En se groupant en syndicat, les ouvriers ont acquis la force de discuter avec leurs patrons de manière à obliger le plus fort à respecter la dignité du plus faible. L'égalité morale est devenue une conquête effective pour tous les citoyens sérieusement organisés. J'en conclus donc que si les professeurs de musique veulent pouvoir exprimer librement leurs opinions dans n'importe quelle circonstance, leur premier devoir est de se syndiquer. Les instituteurs se sont groupés en syndicats autant pour défendre leurs droits moraux que leur situation économique. Que les professeurs de musique en fassent autant et ils pourront librement adhérer au socialisme. Il y aura toujours quelques sacrifiés mais leur nombre diminuera et disparaîtra avec la puissance de leur syndicat. J. C.

**LA CHAUX-DE-FONDS**

**Parti socialiste.** — La commission politique se réunira jeudi 23 courant, à 8 heures précises, au Cercle Ouvrier (grande salle).

Ordre du Jour: 1. Appel; 2. Verbal; 3. Rapport de caisse; 4. Proposition du bureau; 5. Divers.

Prière aux camarades de paraître à l'heure. Amendable. *Le Bureau.*

**A Monsieur Mosimann.** — Vous plairait-il, Monsieur le Conseiller communal, grand conseiller et conseiller national, de m'envoyer la liste de tous vos emplois rémunérés?

J'aimerais à comparer votre situation à celle de nos concierges et à la mettre en parallèle avec celle de nos concierges de collègues, afin de montrer au public combien le joli mot de « rentiers de la commune » relevé par vous, fait bien dans votre bouche.

Je vais prier un concierge de me faire le bilan de son travail et quand j'aurai votre réponse, je pourrai faire un parallèle très intéressant.

Je vous remercie à l'avance pour l'empressement que vous mettrez à me répondre. JEAN.

**Un bibliothécaire.** — Le budget, disent les journaux, prévoit pour l'an prochain un poste de bibliothécaire.

montre l'heure; ou bien mon âme est le miroir de l'univers, et mon corps est la bordure du miroir: cela est clair. »

Un petit partisan de Locke était là tout auprès; et quand on lui eut enfin adressé la parole: « Je ne sais pas, dit-il, comment je pense, mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles et intelligentes, c'est de quoi je ne doute pas: mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière, c'est de quoi je doute fort. Je révère la puissance éternelle, il ne m'appartient pas de la borner; je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense. »

L'animal de Sirius sourit: il ne trouva pas celui-là le moins sage; et le nain de Saturne aurait embrassé le sectateur de Locke, sans l'extrême disproportion. Mais il y avait là par malheur un petit animalcule en bonnet carré qui coupa la parole à tous les animalcules philophes: il dit qu'il savait tout le secret, que cela se trouvait dans la *Somme* de saint Thomas: il regarda de haut en bas les deux habitants célestes; il leur soutint que leurs personnes, leurs

C'est très bien. Mais voilà que les mauvaises langues disent déjà que le poste est créé pour fonctionnaire.

Habituellement on cherche un fonctionnaire pour le poste créé.

Décidément nous marchons avec le progrès à La Chaux-de-Fonds.

Enfin, nous verrons au printemps si vraiment ce poste fut créé pour permettre à certain esculape de chez nous, manquant de clientèle paraît-il, de panser et soigner nos bouquins.

PIERRE.

**Conférence.** — Nous avons l'avantage d'annoncer aux lecteurs de la « Sentinelle » que prochainement aura lieu au Stand des Armes-Réunies un grand meeting où sera discuté l'affaire du boycott Vautier et de la « Tribune de Genève ».

On y parlera également des deux méthodes du syndicalisme, questions palpitantes et d'un grand intérêt pour les militants ouvriers.

Le camarade H. Baud de la « Voix-du-Peuple », introduira les questions et les contradicteurs qui se feront un devoir d'y assister rendront la séance des plus éducative.

(Communiqué.)

**Coopérative des ouvriers tailleurs.** — La coopérative des ouvriers tailleurs nous prie d'insérer les lignes suivantes:

Notre coopérative productive existant déjà depuis six mois, nous croyons bien faire en publiant un relevé sur son activité. Tout comme ailleurs, le commencement fut aussi pénible chez nous et ce n'est que grâce à une assiduité et une persévérance exemplaires que nous pûmes arriver à assurer l'avenir de la coopérative. Lors de sa fondation, en décembre de l'année dernière, nous occupâmes cinq confrères, qui eurent suffisamment de travail en janvier et en février. Dans le courant du mois de mai, on se vit obligé d'en engager un sixième. Malgré la crise prolongée nous eûmes le bonheur de pouvoir occuper tous les six confrères jusqu'en fin juillet. Il est payé un salaire de fr. 6 pour une journée de 10 heures de travail. Si, comme tout le fait prévoir, la saison d'hiver commence bien, nous serons en état d'introduire la journée de 9 1/2 heures, tout en maintenant le même salaire. Au début, notre capital d'exploitation s'éleva à fr. 230, lequel atteignit la somme de fr. 660 quatre mois après, par la vente de parts. N'oublions pas de mentionner ici qu'une seule section de toute la Fédération suisse des tailleurs nous prêta son concours financier.

mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce discours, nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre, en étouffant de ce rire inextinguible qui, selon Homère, est le partage des dieux; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient; et, dans ces convulsions, le vaisseau que le Sirien avait sur son ongle tomba dans une poche de la culotte du Saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent longtemps; enfin ils retrouvèrent l'équipage, et le rajustèrent fort proprement. Le Sirien reprit les petites mites; il leur parla avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presque infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que, dans ce livre, ils verraient le bout des choses. Effectivement il leur donna ce volume avant son départ: on le porta à Paris, à l'Académie des sciences; mais quand le secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc: Ah! dit-il, je m'en étais bien douté.

FIN



Les recettes totales des ouvrages livrés et des actions s'élevaient à	fr. 8614.55
Les dépenses totales à l'Etat de la caisse au 1 <sup>er</sup> juillet	» 8482.60
Mobilier et marchandises	fr. 131.95
Avoir chez la clientèle 5 % sur les étoffes	» 1343.19
	» 825.50
	» 50.—
<b>Total</b>	<b>fr. 2350.64</b>

Après la déduction du crédit, de la mise de fonds, des parts et du crédit pour deux machines s'élevant à

» 1714.89

Il reste un excédent net de

fr. 635.75

Il va de soi que cet excédent ne figure pas en caisse comme argent sonnante, lors même que nous pourrions bien l'employer pour stimuler notre trafic. Si l'on prend le capital minuscule d'exploitation et la crise en considération, tout en n'oubliant pas qu'au commencement d'une entreprise il faille aussi en payer l'apprentissage, nous avons tous les droits d'être satisfaits de notre première activité semestrielle. Espérons que le prochain compte rendu financier sera encore plus réjouissant que celui-ci; ceci serait certainement réalisable, si nous pouvions augmenter notre capital d'exploitation par la vente de parts.

C. F.

**CONSEIL GÉNÉRAL**

Séance du vendredi 17 septembre

Neuf membres du groupe socialiste sont présents. On prononce à l'ouverture de la séance l'éloge funèbre de M. E. Monnier, récemment décédé. Lecture est faite d'une lettre de M. Wülser, prof. d'allemand, qui demande à bénéficier de la haute-paie; le renvoi au Conseil communal pour examen est décidé. M. Arnold Brandt, proposé par le groupe socialiste, est

nommé membre de la Commission de l'école d'horlogerie; l'agrégation est accordée à treize personnes et leurs familles.

Puis on discute sur le budget de l'instruction publique. Disons tout de suite, pour ne pas l'oublier, que le traitement de M. P.-W. Jeanneret, administrateur des écoles, passe de fr. 4.000 à fr. 4.200 et celui de M. Bühler, secrétaire, de fr. 3.000 à fr. 3.300. La Commission scolaire proposait une augmentation de fr. 600 pour ce dernier.

Le Conseil général adopte le poste qui prévoit la nomination d'un bibliothécaire permanent avec un traitement initial de fr. 3.600. Toutefois ce chiffre sera susceptible d'augmentation afin de pouvoir dénicher l'éruudit capable de remplir les multiples exigences détaillées dans le rapport de la Commission scolaire. M. Arnold Robert trouve les locaux de notre bibliothèque insuffisants pour l'organiser d'une façon normale. M. Mosimann est persuadé que la place sera suffisante pour bien des années encore et qu'on disposera sans doute dans un délai assez restreint des locaux de l'Ecole d'art.

Paul Graber critique le fait de ne pas faire jouir M. Wülser, professeur d'allemand, des mêmes avantages que ses deux collègues enseignant cette langue.

Fritz Eymann rappelle les nombreux départs de professeurs qui se sont produits au gymnase ces dernières années. Pour procurer un traitement suffisant aux professeurs on les astreint à enseigner pendant un trop grand nombre d'heures, c'est-à-dire jusqu'à 45 heures par semaine, ce qui est fantastique pour le professorat, surtout si l'on tient compte des corrections de travaux scolaires. C'est empêcher nos professeurs d'étendre le cercle de leurs connaissances

et favoriser le système de la routine. Mieux vaudrait réduire le nombre d'heures et élever le taux de l'heure.

M. Bourquin appuie ces considérations et déclare que notre gymnase est le seul établissement en Suisse où l'on constate une telle surcharge de leçons. Il craint que notre commune ne puisse faire les sacrifices que nécessiterait une transformation de cet état anormal.

M. Mosimann est d'accord qu'il y a incohérence dans la rétribution du prix de l'heure. Le Conseil communal invitera la Commission scolaire à étudier un projet ayant pour base un taux unique de l'heure, et la fixation d'un minimum et maximum d'heures d'enseignement.

Paul Graber demande la suppression d'un poste au budget de fr. 1770 qui y figure sous la mention vague: « Cours supérieur de la section littéraire. Il est bon qu'on sache à qui va cette somme.

Hermann Guinand constate avec étonnement la réduction du nombre d'heures dans les cours de travaux manuels. Il fait remarquer judicieusement que l'Etat a cherché à développer dans notre canton le travail manuel en le subventionnant. Notre enseignement n'est que trop scolastique, livresque et c'est une aberration que de contrarier l'enseignement qui développe les sens. D'ailleurs notre commune réalise encore du bénéfice, puisqu'elle reçoit une subvention de l'Etat. Fritz Eymann et le Dr Bourquin émettent des idées analogues en insistant que partout ailleurs on tend à rendre l'enseignement plus concret.

M. Paul Jaquet, lui, prétend avec grand sérieux et comme il s'était bien renseigné, que c'était le contraire qui se produit dans d'autres pays. Comme grand pays il cite le canton de Genève.

Notre camarade Eymann voudrait

qu'on paie aux concierges les brosses, balais et autres objets usuels nécessaires au nettoyage des collèges. Le traitement de ces fonctionnaires est peu élevé si l'on considère que presque toujours une famille entière travaille au maintien de l'établissement.

Après une remarque de M. Bélistaire Huguenin, il propose une augmentation de fr. 100, au moins de fr. 50.

M. Mosimann fait remarquer qu'il y a de bons et de mauvais concierges, que leur traitement représente une jolie somme, que dans le public on dit volontiers que les concierges sont les rentiers de la commune, qu'ils ont dix semaines de vacances et que d'ailleurs pour chaque poste à repourvoir il se présente une centaine de candidats.

Fritz Eymann proteste vivement contre cette spéculation de la misère. S'il y a 100 personnes pour un poste peu rétribué cela dénote que la vie est dure chez nous.

Charles Frank réclame la suppression du corps des cadets, sauf la musique. Il est impopulaire et on persiste à vouloir le maintenir. C'est une triste éducation que l'on donne aux enfants; s'il le faut nous consulterons la population. D'ailleurs la Commission scolaire en avait voté la suppression.

Nos députés bourgeois semblent piqués au vit et refusent toute discussion sauf un ou deux d'entre eux qui expliquent, avec émotion et en larmoyant que le corps des cadets est une école patriotique.

Les camarades socialistes protestent avec force et signalent les accidents mortels provoqués par le maniement des fusils. On vient de refuser une modeste augmentation de 50 francs aux concierges et l'on alloue un crédit pour faire manier des fusils par des gosses. C'est fort.

Editeur responsable: Société d'Édition et de Propagande Socialiste, La Chaux-de-Fonds.

**PHARMACIE COOPÉRATIVE**

Du 15 sept. au 15 oct. 1909, tous les jours jusqu'à 5 heures du soir, Samedis et Dimanches exceptés. dans les deux officines.

Ristourne 1908-1909; 5 % sur les tickets roses.

Dividende 4 % payable sur présentation des coupons d'actions 1908 et antérieures.

Les porteurs de titres provisoires sont priés de les échanger contre des titres définitifs. — Toute réclamation de dividende et de ristourne après le 15 oct. ne sera plus prise en considération.

H10290C 5177

**G. HAGEMANN**  
Rue Léopold-Robert 58 102  
**DENTIERS**  
Téléphone 901 PRIX MODÉRÉS Téléphone 901

**AVANT L'HIVER**

une bonne précaution à prendre est de faire une cure de **Thé Béguin**

le meilleur dépuratif connu, qui en débarrassant le corps des impuretés qu'il contient, rend capable de supporter les rigueurs de notre climat. En outre:

il guérit les dartres, boutons, démangeaisons, clous, eczéma, etc. il fait disparaître constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.

il parfait la guérison des ulcères, varices, plaies, jambes ouvertes, il combat avec succès les troubles de l'âge critique.

Dépôts: H11753C 5271 La boîte: Fr. 1.25

Pharmacie Centrale Pharmacie de l'Abeille  
rue Léopold-Robert 13 rue Numa-Droz 89

**E. Breguet, Opticien**  
Serre 4 — La Chaux-de-Fonds  
Maison de confiance connue et appréciée par l'élégance, la solidité de tous ses articles et ses prix modérés.  
Lunettes et Pince-nez en tous genres. Verres extra-fins pour toutes les vues  
Consultations gratuites 122  
Baromètres — Thermomètres — Jumelles

**La LIBRAIRIE COOPÉRATIVE**

Rue de la Balance, 16

se charge de la confection de Timbres caoutchouc de tous genres à prix très avantageux.

Tampons. — Cachets à Cire.

Imprimerie « PERFECT » Composteurs. — Chablons.

Location d'HECTOGRAPHES  
Toujours grand choix de Cartes postales illustrées. — Télép. n° 1354

**GRAND CHOIX DE PEIGNES**

Garnitures de 3 et 4 pièces depuis 50 centimes

Travaux en cheveux à prix modérés

Schampooing à toute heure

10, Rue du Parc 10 107

**CHARLES DUMONT**

COIFFEUR Succ. de L. Gygi

108

108

**Ouvriers**

si vous voulez lutter efficacement contre le renchérissement de la vie servez-vous dans les COOPÉRATIVES. Si vous désirez réellement une meilleure répartition de la richesse sociale, procurez de NOUVEAUX COOPÉRATEURS aux institutions déjà établies.

**Laiterie coopérative**

Paix 70, Fritz-Courvoisier 12

108

108

**GRAND ASSORTIMENT DE**

**BAS**

coton fort, depuis 95 ct. la paire

**AU**

**MAGASIN ANGLAIS**

Rue Neuve 9

108

108

**Pastilles calmantes**

de la

**Pharmacie BOURQUIN**

guérissent rapidement les rhumes et les bronchites, même les plus anciens.

Prix de la boîte: UN FRANC

108

108

**Bureau des Annonces**

**A. JACCARD**

rue Numa-Droz 45

PREMIER ETAGE

108

108

**Ouvriers !**

Habillez-vous **Au Prix Unique**

**J. Naphtaly**

Vous trouverez pour

**35 Francs**

un beau complet ou pardessus valant un prix bien supérieur.

**41, rue Léopold-Robert, 41**